

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**LA LANGUE  
DES CHOSES  
CACHÉES**

De la même autrice chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Une bête au Paradis*  
*Seule en sa demeure*

CÉCILE COULON

**LA LANGUE  
DES CHOSES  
CACHÉES**



**VOIR DE PRÈS**

© 2024, L'Iconoclaste, Paris.

© 2024, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-694-1

**VOIR DE PRÈS**

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

## PROLOGUE

Car c'est ainsi que les hommes naissent, vivent et disparaissent, en prenant avec les cieux de funestes engagements : leurs mains caressent et déchirent, rendent la peau si douce qu'on y plonge facilement des lances et des épées. Rien ne les effraie sinon leur propre mort, leurs doigts sont plus courts que ceux des grands singes, leurs ongles moins tranchants que ceux des petits chiens, pourtant ils avilissent bêtes et prairies, ils prennent les rivières, les arbres et les ruines du vieux monde. Ils prennent, oui, avec une avidité de nouveau-né et une violence de

dieu malade, ils posent les yeux sur un carré d'ombre et, par ce regard, l'ombre leur appartient et le soleil leur doit sa lumière et sa chaleur. Ils se nourrissent des légendes qui font la terre ronde et trouée, le ciel bleu et fauve, ils construisent des villes géantes pour des vies minuscules et la haine de cette petitesse les pousse à toutes les grandeurs. En amour, ils ne comprennent rien aux secousses du cœur et du sexe, ils tentent de les apaiser, leurs forces sont fragiles, leurs corps mal préparés aux tempêtes des sentiments. Ils ont trouvé un langage pour tout dire ; avec ce trésor, ils s'épuisent à convaincre qu'ils sont les chefs, les puissants, les vainqueurs.

Qu'importe qu'ils violent des

femmes, des enfants, des frères ou des inconnus, qu'importe qu'ils vident des océans et remplissent des charniers, tout est voué à finir dans un livre, un musée, une salle de classe, tout sera transformé en statue, en compétition, en documentaire. Alors, qu'importe qu'ils incendient des bibliothèques, des villages et des pays entiers, qu'ils martyrisent ceux qu'ils aiment, il faut pour vaincre tout brûler, et regarder les flammes monter au-dessus des forêts jusqu'à ce qu'elles forment sous l'orbe des nuages de grandes lettres illisibles. Qu'importe qu'ils passent sur cette terre plus vite qu'un arbre, une maison, une tortue ou un rivage, ils sont si beaux, avec leurs yeux pleins d'amour et leurs mains pleines de



sang, ils sont si beaux, avec leurs corps comme des brindilles, ils se tiennent droit, ils imitent les falaises, ils se croient montagnes ou sommets, ils sont si beaux dans leur soif capable de tarir les sources les plus anciennes, ils sont si beaux dans la timidité du premier baiser, cela ne dure qu'une seconde mais après ils ne seront plus jamais grands. Oui, c'est ainsi que les hommes naissent, vivent et disparaissent.

Au milieu de cette foule aveugle, titubante, certains comprennent les choses cachées. Ils devinent en silence les grands tremblements du corps, les affaissements soudains du sang, ils possèdent le don, la force. Ils se mêlent aux autres et les soignent, les apaisent, ils ressemblent à des

hommes et des femmes mais ils portent en eux des décennies de douleur et de joie, ils connaissent le feu, ils l'ont en eux, ils maîtrisent les flammes. Comme des chiens de berger autour d'un troupeau affolé par l'orage, ces gens-là s'approchent d'un corps et immédiatement le corps parle avec eux, s'exprime, ils entendent, écoutent, répondent, ils guérissent, dans un fond de ferme, près d'un lit sale, à côté d'un berceau cassé, ils guérissent, voilà, on les appelle pour cela, mais c'est bien autre chose que nous ne comprenons pas.

Ils ont appris, très tôt, la langue des choses cachées.

À mi-pente, l'odeur du sang et des trembles mouillés lui parvint. Il avait marché longtemps : la journée finissait à mesure que la colline, derrière lui, s'arrondissait, et qu'une autre, devant lui, s'élevait. Le hameau gisait là, sous ses yeux abîmés par la bruine, il voyait un filet de maisons gris et noir de part et d'autre de ce qui ressemblait à une rivière, si étroite qu'elle disparaissait presque entre les arbres. Il distinguait deux ponts, bombés, plutôt larges, qui enjambaient fièrement le cours d'eau. L'église, toute menue dans cette vallée, tendait vers les nuages son

clocher silencieux. D'où il se trouvait, il compta vingt maisons, trois longs bâtiments à l'écart – des étables –, une route qui piquait à l'entrée du village et sortait de l'autre côté avant de remonter.

C'était sa première fois.

Sa *mère*, âgée, ne quittait plus leur maison, à trente kilomètres. Quand on l'avait appelée, cette fois-ci elle s'était tournée vers son *fils* et il avait compris. Il prenait son tour. Il faisait suite.

– Où dois-je aller ?

– Entre deux basses collines. Il n'y a qu'un seul lieu-dit : le Fond du Puits. Ne traîne pas, tu es attendu.

– Et si je me perds ?

– Tu ne te perdras pas. C'est pour

ça que les braves gens font appel à nous : car nous ne nous perdons jamais. Tâche de t'en souvenir.

Puis elle avait préparé un bagage léger et il était parti pour une journée de marche, les yeux fixés sur les basses collines à l'horizon, qui enfermaient un village où les âmes perdues avaient appelé.

Sur le chemin dix fois il s'était retourné, croyant sentir sa *mère* derrière lui. Mais rien ne bougeait, ni les trembles verts et longs, ni les prairies débordées par leurs fleurs. Le vent brisa le paysage en milieu de journée, il crut y entendre la voix de sa *mère*. Il devait avancer vite, passer la colline, arriver avant la nuit. Là, on attendait sa venue, il comprendrait,

avait-elle dit, quelqu'un viendrait l'accueillir, on l'emmènerait dans une maison, et ça commencerait au bord d'un lit, près d'un malade. Cent fois il avait accompagné sa *mère* quand elle était appelée – il n'y avait pas d'autre manière de le dire, *elle était appelée* –, quand les hommes ne savaient plus où demander de l'aide. Les hôpitaux étaient trop loin, les médecins absents, les vieux refusaient d'être soignés autrement que par des coupeurs de feu, des guérisseurs, des rebouteux. Les noms qu'on donnait à sa *mère*, elle s'en accommodait, et quand son *fils* lui demandait comment elle se définissait, elle répondait : « Nous voyons des choses cachées et il n'y a pas de mot pour cela. »

Alors elle laissait celles et ceux qu'elle nommait « braves gens » utiliser le langage qu'ils voulaient pendant qu'elle apprenait le sien à son *fils*. Aujourd'hui, sur un chemin sans bornes, il partait seul accomplir cette tâche. Voir les choses cachées.

C'est une manière douce – trop douce – de raconter. Ce garçon, cheminant à dos de basse colline pour atteindre le Fond du Puits, ce garçon, jeune comme une tige, moins joli qu'un enfant mais plus qu'un adulte, ce garçon, pour les langues habituées aux choses cachées qu'il s'en va voir, ce garçon est un drame.